



Photo Major Maxwell Underwood

1. — VUE DE MANHATTAN (NEW-YORK), PRISE EN AVION

Notes sur l'architecture aux Etats-Unis

A. L. H.

VOUS m'avez demandé, mon cher ami, de communiquer à vos lecteurs mes impressions sur l'architecture américaine. J'ai voulu me dérober : mon séjour aux Etats-Unis a été extrêmement bref ; j'y suis demeuré moins de deux mois. Je n'ai pas poussé jusqu'à Chicago ; j'ignore tout du Middlewest et du Farwest, de la Floride, de la Louisiane et de la Californie. J'ai vu New-York, Boston, Philadelphie, Washington et Pittsburgh ; c'est quelque chose assurément et, peut-être, l'essentiel, mais j'ai parcouru ces villes immenses rapidement, comme en courant. Nulle part je n'ai fait une étude sérieuse ; je suis à peine entré dans les immeubles. Je ne me suis pas trouvé en contact avec des techniciens. Vision superficielle, celle de l'homme de la rue, pis encore, celle d'un voyageur pressé.

Malgré cette confession, vous avez insisté. Talleyrand

conseillait de se méfier du premier mouvement. Vous désirez que je m'y abandonne. Pour les mêmes raisons, d'ailleurs, qui le rendaient suspect au tortueux diplomate, parce que, avec lui, vous supposez qu'il est le bon. Je le veux croire et, toutes ces précautions prises, je m'exécute et vous ouvre mes carnets : à tout hasard, avec l'espoir qu'on n'attribuera pas à ces notes hâtives, une très grande portée (1).

A vrai dire, je cours peu de risque de m'être trompé totalement. L'Amérique est le pays des violents contrastes ; sa physionomie est faite d'éléments contradictoires juxtaposés parfois de la façon la plus brutale. Elle est, tour à tour et presque dans le même temps, admirable et hideuse, exemplaire et détestable, fastueuse et sordide, disciplinée et anarchique, ordonnée et incohérente. On y côtoie l'exquis et le pire. Si je dis blanc je trouve cent exemples pour appuyer mon sentiment, mais j'en décou-

(1) Les architectes me pardonneront d'autant plus volontiers ces lignes superficielles qu'ils ont entre les mains l'ouvrage capital de leur éminent confrère M. Jacques Greber *l'Architecture aux Etats-Unis*, publié, en 1920, chez l'éditeur Payot. Dans ce livre qu'illustrent près de 500 vues, relevés ou plans, M. Greber a exposé avec sa compétence technique et avec l'autorité que lui donnaient de nombreux et de longs séjours en Amérique, la façon dont se posent et dont sont résolus à l'heure présente, au delà de l'Atlantique, tous les grands problèmes de l'architecture privée et publique dans les agglomérations immenses. On sait qu'il n'a pas été seulement un spectateur averti. Il a, pour sa large part, contribué à maintenir et à développer le prestige de l'architecture française prépondérante aux Etats-Unis. A côté de nombreux travaux, il a, renouvelant la tradition créée par le major L'Enfant, tracé un plan magistral d'extension pour Philadelphie où, comme chez son prédécesseur, s'unissent l'ordre de la clarté française à l'ampleur américaine. Plusieurs illustrations de cet article sont empruntées au livre de M. Greber grâce à sa courtoisie et à celle de son éditeur. Qu'ils en soient bien vivement remerciés.

Quelques-uns de nos lecteurs auront, nous le pensons, suivi les leçons que le P^r Edgell, doyen de la Faculté d'architecture d'Harvard, vient de donner à l'Institut d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de l'Université de Paris.

vrirais, sans doute, autant et davantage si je dis noir. En tout pays, il est imprudent de dégager des lois universelles : point de règles sans exception. Ici plus que partout ailleurs. La prudence et la vérité imposent une réserve constante : ne pas généraliser. Cela est vrai pour leur vie politique, sociale, morale, pour leurs usages et, singulièrement, pour leur architecture.

* * *

LES GRATTE-CIEL

L'Amérique offre à qui vient d'Europe un visage théâtral et saisissant. L'entrée du port de New-York est un des spectacles les plus imposants du monde. Au premier contact, les Etats-Unis y affirment leur puissance, leur audace, leur orgueil. A l'avance, ils nous préviennent qu'on ne doit pas s'attendre à retrouver chez eux les caractères et les proportions de l'Ancien Monde. Cette façade répond-elle vraiment à l'édifice ? Elle annonce ce que les Etats-Unis veulent devenir plutôt qu'elle ne dit ce qu'ils sont ; elle affirme des aspirations plus qu'une réalité. Elle ne donne, en tout cas, de la vérité qu'un aspect, le plus extraordinaire. C'est, à bien des égards, un bluff gigantesque. Convenons, d'ailleurs, que les Américains ne l'ont ni conçu ni ordonné pour nous en imposer. Cet ensemble est né de raisons auxquelles nous n'étions pas mêlés. Mais ils n'auraient pu faire mieux et, sans doute, ils auraient fait beaucoup plus mal si, de parti pris, ils avaient voulu nous éblouir.

On a, cent fois, décrit ce panorama, mais, malgré ces descriptions et les photographies vues par avance, il ne laisse pas que de surprendre et d'agir avec véhémence, multiple, du reste, et très différent selon la lumière et les heures. Je suis arrivé vers le soir ; il pleuvait depuis le matin, le ciel était lourd de nuages : devant nous, au milieu de la brume, s'est dressée une masse altière, telle quelque citadelle chimérique, dont les toits inégaux profilaient, très haut dans l'espace, une silhouette hérissée. On eut dit qu'elle surgissait directement de la mer. Puis nous avons découvert Battery-Park, mince frange qui la sépare à peine du rivage. Dans le front, d'abord unique, nous avons distingué des édifices situés sur divers plans. Les baies éclairées nous ont permis de discerner les étages. Mais, au moment même où nous étions le plus rapprochés, nous n'avons rien vu avec netteté. Aucun décor, aucun ornement d'architecture, nul détail ne se pouvaient analyser. Et c'était parfait ainsi, car rien de mesquin ni de choquant n'est venu amoindrir notre impression.

Puis le navire s'est engagé dans l'Hudson. D'autres géants se sont offerts successivement, qui émergeaient parmi des constructions moins extraordinaires et entre lesquels on reconnaissait des différences très marquées d'allure. Enfin ça a été le débarquement et, sous le crépus-

cule, dans un taxi-cab, la traversée hallucinante de rues étroites bordées de murailles qui occupaient parfois tout le ciel, si bien qu'on eût cru circuler dans une tranchée profonde ouverte de multiples brèches.

Quelques jours plus tard, j'ai revu le même spectacle dans des conditions différentes et, de tous points, moins favorables. Je revenais, de grand matin, de Boston par mer et le canal. Le jour était net, terne, taciturne. Au lieu d'aborder de front la pointe méridionale de New-York, nous l'avons contournée. Les colosses ne se composaient plus en un ensemble ordonné ; ils se succédaient devant nos yeux au hasard. Je m'étais familiarisé avec leurs dimensions : elles ne me surprenaient plus et, par contre, dans l'atmosphère maussade, les erreurs de proportions, le choix défectueux des matériaux, le goût incertain de la décoration s'accusaient sans réticence. Le charme était rompu.

Il m'a repris au moment du départ. Au début du mois d'août, à l'approche de midi, par une journée radieuse. Tout l'espace était palpitant de lumière ; dans l'air vibraient comme des parcelles d'or et ce poudrolement magnifique enveloppait et masquait presque d'un voile éclatant toute réalité. Nous longions le quai et, un à un, se dressaient dans la brume étincelante les gratte-ciel, palais, citadelles ou tours féeriques. A demi dissous dans le ciel, ils se laissaient deviner, comme les merveilleux édifices que le divin Claude nous présente dans ses ports, baignés et pénétrés par le soleil, et disparaissaient presque aussitôt. Puis le front méridional s'est montré, un peu plus distinct, dégagé pourtant de toute précision importune. Pendant quelques minutes il nous a accompagnés de sa silhouette majestueuse et nous nous sommes éloignés vers la pleine mer.

Comment les gratte-ciel sont-ils apparus aux Etats-Unis et pourquoi se sont-ils multipliés ? Selon l'explication la plus accréditée, ils devraient leur origine à l'exiguïté de New-York, au désir de plus grand rendement possible de terrains extrêmement coûteux et, enfin, du besoin de concentration de l'activité commerciale. Toutes ces raisons ont leur valeur, mais elles sont, à mon sens, incomplètes. Il est vrai, l'espace manque à New-York. La ville proprement dite, la presqu'île de Manhattan forme, on le sait, une étroite langue de terre orientée approximativement du Nord au Sud sur une longueur d'environ 20 kilomètres et une largeur moyenne de 3 kilomètres. C'est à l'extrémité méridionale qu'est le pôle de l'activité économique : là se trouve Wall-Street, la célèbre artère de la finance. C'est là qu'ont été élevés les premiers gratte-ciel ; c'est là, encore à l'heure actuelle qu'ils se pressent le plus nombreux, c'est là que se dresse le géant qui les domine tous, le Woolworth-Building avec ses cinquante-cinq étages et ses quelques deux cent-trente mètres de hauteur.

Ainsi a été concentrée sur un très faible espace une

formidable ruche humaine. Dans le seul Woolworth-Building treize mille personnes travaillent quotidiennement.

Oui, mais en Europe et en France, un semblable problème aurait reçu d'autres solutions. Nous sommes habitués, de ce côté de l'Atlantique, pour des raisons d'adaptation économique et par un instinct esthétique ou par simple usage, à attribuer aux immeubles d'une

implacable, en surface. En élévation, ou si l'on veut en volumes, règne la plus complète anarchie. Non seulement d'une avenue à l'avenue voisine, le caractère des immeubles change, non seulement les types d'architecture, imités de toutes les civilisations et de tous les âges, se coudoient, les matériaux les plus divers se juxtaposent, mais les édifices des dimensions les plus opposées se succèdent avec une incohérence soutenue.



Photo A. Wittemann

2 — NEW-YORK. — VUE DE BATTERY-PARK, PRISE EN AVION

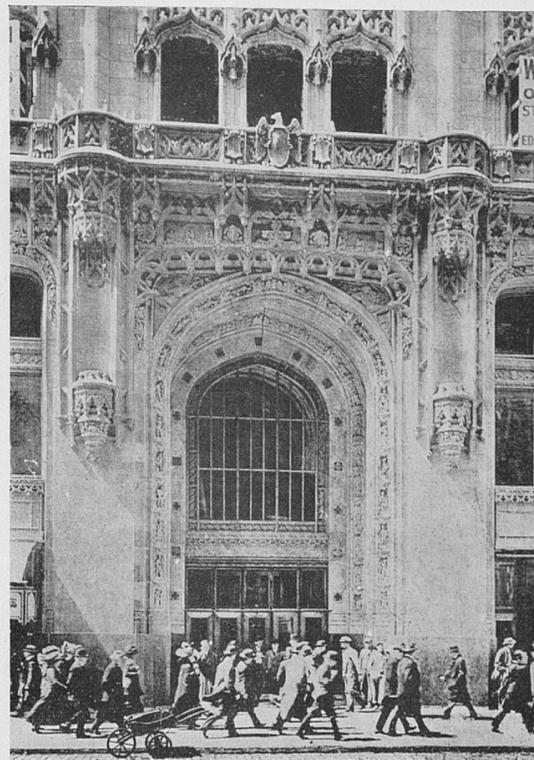
même rue, d'un même quartier ou de toute une agglomération, une hauteur analogue. Par la vue de quelques édifices, on peut se faire une idée de l'aspect d'une longue avenue. Un pâté de maisons porte témoignage sur l'ensemble d'une cité. Il n'en va pas ainsi en Amérique. Les rues y sont, le plus souvent, tracées au cordeau, coupées à angles droits. A New-York, une douzaine de longues avenues parallèles sont sectionnées à intervalles réguliers par des rues de largeur identique. Si l'on examine un plan, on a l'impression d'une désespérante monotonie. Mais cette impression est fautive de tout point. L'ordre existe,

Une rue en voie de transformation, comme la rue Saint-Jacques, en ce moment, à Paris ou, mieux encore, certains aspects de Passy, il y a une trentaine d'années, peuvent seuls donner une idée lointaine de ce que l'on voit à chaque pas d'une ville d'Amérique. Terrains vagues, maisons de bois à un étage, on en trouverait encore quelques-unes à New-York même, maisons de briques, de maillons, à carcasse d'acier, de deux, six, douze étages s'enchevêtraient. Les photographies prises à vol d'avion mettent en évidence ce désordre qui est, de toutes les particularités américaines, celle qui nous paraît la plus



3. — CASS GILBERT, ARCHITECTE. — LE WOOLWORTH BUILDING, ENTOURÉ DE GRATTE-CIEL ET DE PETITES CONSTRUCTIONS

Photo Major Maxwell

4. — CASS GILBERT, ARCHITECTE
PORTAIL D'ENTRÉE DU WOOLWORTH BUILDING (1)

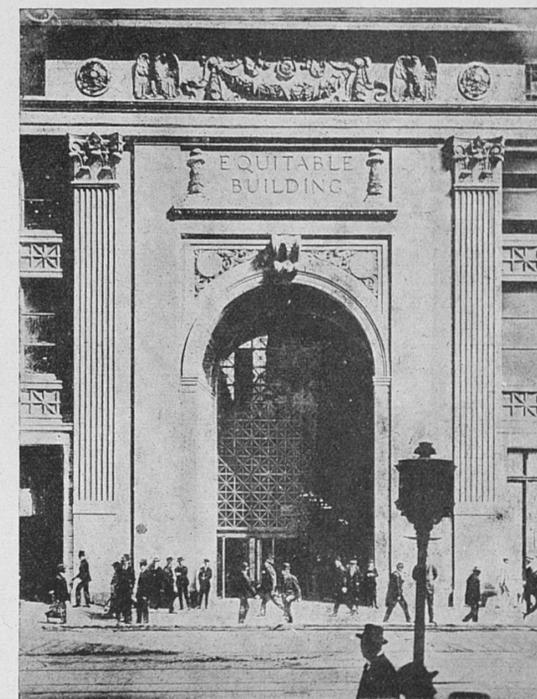
choquante, celle à laquelle notre œil ne se peut accoutumer.

Si Manhattan s'était trouvée sur une côte française, on l'aurait vue s'élever par un mouvement ascensionnel généralisé. Selon un rythme quasi automatique, la cité aurait progressivement grandi, en même temps que le mouvement aurait reflué vers l'intérieur. L'activité économique croissante aurait trouvé asile par des crues, pour ainsi dire, canalisées. Rien de tel ici. Aujourd'hui encore à l'extrémité de Manhattan, les gratte-ciel — et l'on saisit que, par ce terme, on comprend des édifices de taille fort différente, dont quelques-uns sont bien petits garçons à côté de leurs congénères — les gratte-ciel, dis-je sont loin d'avoir tout envahi. A mesure qu'on s'éloigne de Battery Park, ils sont plus clairsemés. Ils s'avancent, peu à peu, vers le Nord. Naguère ils ne dépassaient guère la Quarante-Deuxième Rue et le Times-Square. Ils apparaissent, à présent, au delà de la Cinquante-Neuvième Rue et assègent le Parc Central. Ils sont tout à fait sporadiques. Leur isolement est visible de la

rue. Il est plus sensible encore lorsque l'on inspecte la ville d'une fenêtre ouverte au neuvième ou au douzième étage de l'un d'entre eux. Au-dessus des toits, des terrasses, ils s'affirment roides et isolés. Malgré les différences essentielles sur lesquelles il est superflu d'insister, j'ai retrouvé quelque chose de l'impression que m'avait donnée, jadis, la visite à San Gimignano, cette cité chère aux pèlerins de la Toscane, qui a conservé jusqu'à nous les tours carrées massives qui distinguaient, dans son enceinte, les demeures féodales.

Pour expliquer cette floraison, on ne pouvait invoquer sérieusement l'exiguïté ou le prix élevé des terrains. Cet argument, au reste, disparaît, tout à fait, quand on sort de New-York. Toutes les villes importantes sont, actuellement, dotées de gratte-ciel; on en construit de toutes parts, dans les centres les plus spacieux comme dans les plus resserrés.

La raison de cet engouement doit-elle être cherchée dans leur valeur économique? Pour s'en rendre compte il conviendrait de distinguer différents types d'exploitation. Certains gratte-ciel ont été construits pour réunir

5. — E. R. GRAHAM, ARCHITECTE
PORTAIL D'ENTRÉE DE L'EQUITABLE BUILDING

(1) Les photographies 4, 5, 6, 7, 9, 11 et 12 sont empruntées à l'ouvrage excellent que M. Charles Cestre, professeur de Littérature et de Civilisation américaines à la Sorbonne, vient de publier, à la librairie Larousse, sur les *Etats-Unis*, grâce à l'obligeance de l'auteur et de l'éditeur dont nous sommes très reconnaissant. Dans cette vaste étude où il a résumé le fruit de sa longue expérience et de la parfaite connaissance des choses d'Amérique, M. Cestre a tracé un tableau complet des aspects multiples du territoire américain et expose méthodiquement toutes les formes de l'activité américaine. Plus de 600 images accompagnent son texte. Les architectes y trouveront ample matière à réflexions générales et techniques.



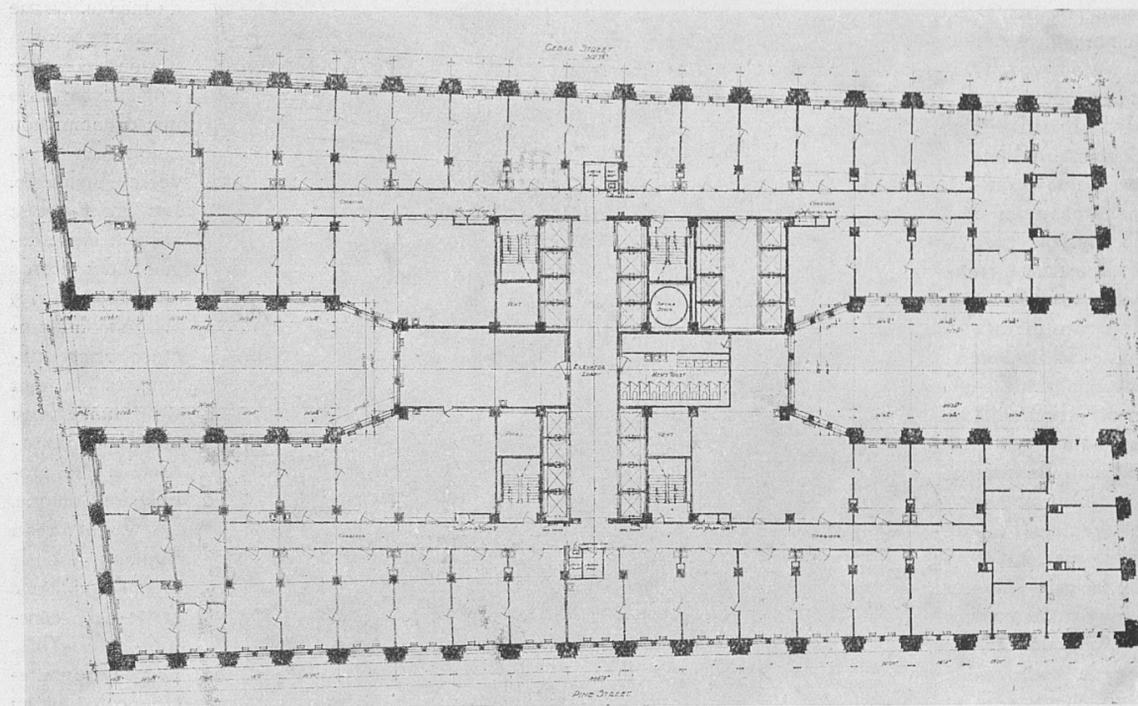
6. — AU PREMIER PLAN, TRINITY CHURCH, ÉCRASÉE PAR LES BUILDINGS. AU FOND, DE GAUCHE À DROITE, L'EQUITABLE BUILDING, L'HANOVER NATIONAL BANK ET LE BANKERS TRUST BUILDING

tous les services d'une grande administration, ainsi l'Hôtel de la Douane à Boston ou l'hôtel du *New-York Times* à New-York. On conçoit les bénéfices d'une semblable réunion ; mais elle ne justifie, en aucune façon, la superposition indéfinie d'étages étroits. Les différents services ne peuvent que s'y morceler ou s'y isoler les uns des autres. Ils seraient en liaison bien plus serrée s'ils travaillaient plus nombreux sur un même plan.

Cette nécessité de ne pas s'étirer uniquement en hauteur s'impose aux hôtels à voyageurs et aux grands magasins ; elle ralentit et limite leur élan. Un hôtel qui

être utilisés qu'en cas d'accident. Il s'ensuit que, d'une façon générale, grands hôtels et grands magasins occupent des locaux relativement peu élevés par rapport à leur surface. Ils ne diffèrent presque que par leurs proportions amplifiées, de leurs congénères européens. Le Wanmaker-Store à Philadelphie, un des grands magasins les plus typiques, n'a que douze étages.

Mais, à New-York tout au moins, sans parler du Woolworth Building que j'ai déjà cité, des milliers de bureaux s'entassent dans des immeubles de vingt-cinq étages comme le Candler Building, de trente comme le



7. — E. R. GRAHAM, ARCHITECTE. — L'EQUITABLE BUILDING, PLAN TYPE D'ÉTAGE

offre asile à un nombre considérable de voyageurs ne les attire que parce qu'ils espèrent y trouver un luxe exceptionnel de services collectifs : grands halls, immenses salons, somptueux et multiples restaurants qui exigent un large développement en surface. D'autre part, malgré les ascenseurs, on ne peut proposer des chambres au delà d'une certaine hauteur, ne serait-ce qu'à cause de la crainte de l'incendie qui hante toute imagination américaine. Les grands magasins, de leur côté, ont intérêt à offrir à leurs visiteuses et à leurs visiteurs le plus grand développement de galeries possible au niveau même de la rue, à leur épargner, autant qu'il se peut, les ascenseurs. Je ne parle pas des escaliers puisque, pour l'Américain, ceux-ci n'existent pas en service normal et ne doivent

Bush Terminal, de trente-deux comme le Whitehall ou l'Adams, de quarante comme l'Equitable Assurance Society, de quarante-sept comme le Singer, de cinquante comme le Metropolitan Life Building. Y a-t-il vraiment avantage pour l'homme d'affaires qui occupe, dans ces colosses, une, deux ou trois pièces, car c'est souvent à cela que se réduisent les bureaux, à s'y installer ? Il y jouit d'un certain nombre de commodités pratiques : il met ses lettres à la poste, lance des dépêches sans se déranger. Il a, dans l'immeuble même, restaurant et coiffeur. Mais il pourrait trouver un semblable confort dans des immeubles infiniment plus modestes. En revanche, il accepte de longs parcours en ascenseurs, des conditions parfois défectueuses d'aéra-

tion et d'éclairage, des risques graves en cas d'incendie.

Les créateurs de gratte-ciel, par ailleurs, doivent engager d'énormes capitaux. Ils proposent aux ingénieurs, aux architectes des problèmes spécifiques très délicats, par exemple, le calcul de la force nécessaire pour résister à la pression des vents. La surélévation indéfinie ne va pas sans quelques inconvénients : c'est ainsi que beaucoup de place se trouve perdue pour les cages d'ascenseurs : trente-quatre ascenseurs au Woolworth, trente-huit au Cunard Building, cinquante à l'immeuble de l'Equitable Assurance Society.

Cependant on ne cesse d'élever de nombreux gratte-ciel et l'on envisage actuellement, à l'est de la Lexington Avenue, entre la Quarante-Deuxième et la Quarante-Troisième rues, à côté de la gare Terminus du Grand Central, un édifice de soixante-trois étages, le Reynolds Building. Près de là, sur l'avenue Vanderbilt, le Lincoln Building, également projeté, se contentera modestement de cinquante-deux étages.

Un tel mouvement, sans cesse accru, ne peut se justifier par des motifs économiques ou positifs. Des raisons techniques ou matérielles ne rendent compte ni de l'élévation d'une cathédrale gothique ni de celle d'un beffroi flamand. Il en est de même pour les gratte-ciel. Leur succès et leur diffusion sont dus, avant tout, à des forces impondérables. Ils répondent à un besoin moral des Américains, besoin complexe où l'on peut discerner à

la fois une vénération puérile de la quantité, un désir de bluff et un instinct véritable de grandeur.

Il n'est pas besoin d'insister sur cette manie des chiffres que les Américains ont héritée des Anglais et qu'ils ont naturellement hypertrophiée. Ils les produisent en toute occasion, ravis quand le chiffre est impressionnant, heureux, sur les points les plus imprévus, de proclamer un record. Pittsburgh a les plus longs tunnels du monde. La rue Washington, à Boston, est la plus longue voie sous une dénomination unique en Nouvelle Angleterre. Les gratte-ciel se prêtent, on le devine, à des records sensationnels. L'Equitable Assurance Society Building est le plus vaste immeuble au monde appartenant à un propriétaire unique. Le Washington Building est le premier véritable gratte-ciel construit à New-York. Le moindre gratte-ciel peut, tout au moins, se targuer d'avoir coûté des millions de dollars. Il énumère ses ascenseurs par douzaines ; ses bureaux par centaines ; ses locataires par milliers ;

ses visiteurs journaliers par dizaine de milliers. De là un prestige qui agit sur les masses : une entreprise paraît plus solide, qui a installé ses bureaux dans un immeuble célèbre.

À ces considérations un peu enfantines ou de psychologie rudimentaire, il convient, en toute justice, d'associer une attirance réelle vers ce qui est grand. Ce pays qui bat effectivement tant de records essentiels, dont le

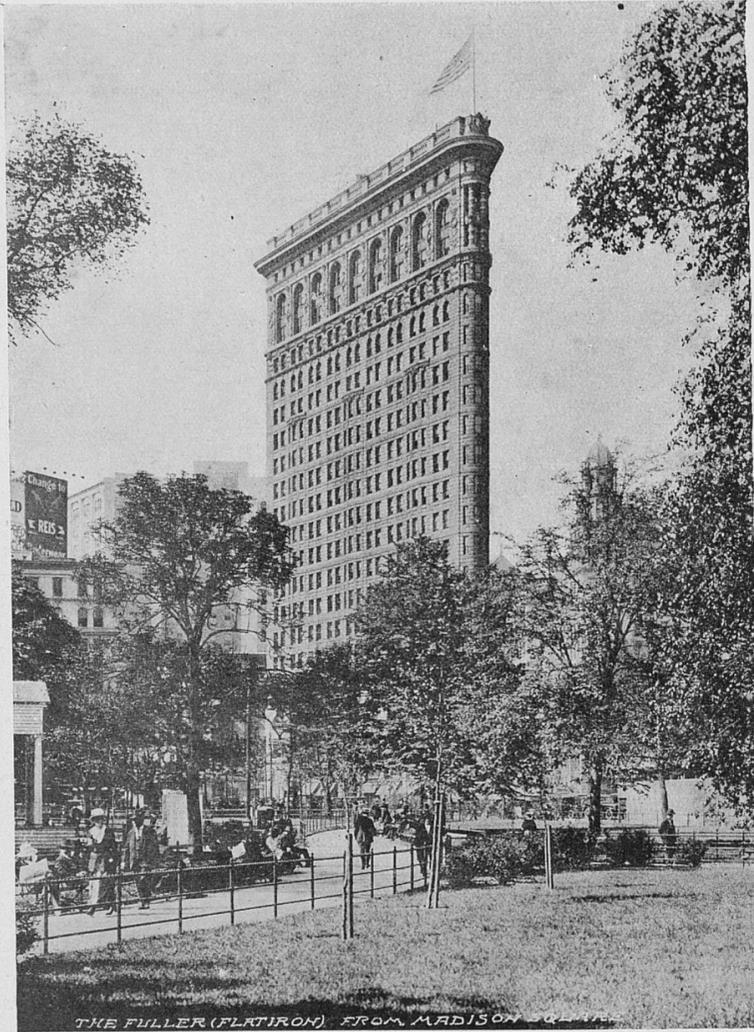


Photo A. Witteman

8. — LE « FER À REPASSER », VU DE MADISON SQUARE

territoire est immense, les possibilités économiques illimitées, qui est, à l'heure actuelle, le plus riche du globe et, sans doute, le plus puissant, qui n'ignore pas ces supériorités et se croit volontiers une supériorité absolue en toute chose, ce pays éprouve le besoin de se manifester par des constructions à sa taille. Les plaines indéfinies où il s'étend, les fleuves majestueux qu'il possède, les océans et les grands lacs dont il est entouré, l'encouragent à concevoir avec ampleur.

Par bien des traits, ils ressemblent aux Romains. Ceux-ci construisaient des temples, des cirques ou des thermes dont les ruines seules nous intimident. Les Américains, eux aussi, bâtissent avec faste des édifices publics. Leur part originale est le gratte-ciel. J'ai dit que ceux-ci se multipliaient. J'irai plus loin : ils ne sont, sans doute, qu'à leur début. Si la prospérité inouïe dont jouissent aujourd'hui les Etats-Unis se prolonge, ainsi que tout tend à le faire prévoir, si aucune catastrophe politique, aucune crise économique profonde ne la viennent entraver, cet essor doit se traduire, entre autres signes, par un prodigieux développement urbain. Nous sommes surpris, à l'heure présente, par la physiologie dense de New-York. Mais New-York est en pleine évolution ou, pour mieux dire, étant donnée la rapidité prise par le phénomène dans ces dernières années, en pleine métamorphose. Dans cinquante ans, peut-être bien avant ce terme, on parlera du New-York actuel comme nous parlons, ici, du Paris de 1860.

* * *

Les gratte-ciel ou, comme le disent, plus simplement, les Américains, les gros immeubles, Big Buildings, doivent à leur taille même l'originalité de leur caractère. On peut les prendre en abomination, les juger monstrueux, se sentir écrasé à leur contact, les regarder comme des aberrations dues à la mégalomanie, il faudra bien, tout de même, reconnaître que leur masse leur confère un aspect spécifique et qu'ils ont introduit une note inédite dans le paysage urbain. Pour ma part, je n'hésite pas à les considérer comme une source ou une possibilité neuve de beauté.

Ils ne frappent pas uniquement de loin et depuis la mer. Ils se développent avec majesté lorsqu'ils s'élèvent au bord d'une grande place ou qu'on les aperçoit au-dessus des arbres du Central-Park. Près d'eux, une église de style gothique, Saint-Patrick, dans la Cinquième Avenue, paraît perdue bien que ses flèches s'élèvent à 100 mètres (la flèche d'Amiens a 111 mètres), et c'est une sensation particulièrement vive de voir, dans Broadway en face de Wall-Street, une autre église, Trinity Church, enserrée de toute part, minuscule, comme au fond d'un puits.

Mais, lorsque les gratte-ciel dominent, parois abruptes, une rue étroite — Morris Street, à l'entrée de Broadway, n'a pas neuf mètres de large et est bordée d'immeubles

de vingt-deux étages ; Broadway a environ vingt-vingt-cinq mètres de largeur devant les quarante étages et les cent soixante-trois mètres de l'Equitable Assurance Society Building — alors on a une impression de verticalité sans limite. Il faut s'arrêter, se soustraire un moment à la vie, rejeter avec effort la tête en arrière pour atteindre, des yeux, la corniche. Je cherche un terme de comparaison ; je le voudrais prendre hors des phénomènes naturels, n'évoquer ni paroi rocheuse à pic, ni falaise calcaire. Dans l'ordre des créations humaines, je ne trouve que le Campanile de Venise pour provoquer, quand on est à son pied, une impression analogue. Mais la surface en est minime et il ne s'élève pas à cent mètres. Plus de douze immeubles, à New-York, dépassent largement cette altitude, trois d'entre eux ont beaucoup plus que le double.

Abordons donc avec sympathie ces colosses. Pas plus qu'aucune autre espèce de construction humaine, ils ne nous donneront, tous, parfaite satisfaction. Il en est de franchement antipathiques, il en est qui n'entraînent qu'une demi-adhésion. N'en trouverions-nous aucun capable de provoquer une admiration sans mélange que nous devrions ajourner un jugement sans appel et réserver l'avenir. La formule est jeune : elle n'a certainement pas donné tout ce dont elle est susceptible. Ici, comme en bien d'autres cas, les hommes ont été dépassés par leurs propres œuvres. Des architectes, des ingénieurs, ont été amenés par des conditions générales qui s'imposaient à eux et dont ils n'étaient pas les maîtres, à construire des édifices qui ne rentraient pas dans les catégories anciennes. Ils ont cédé à une sorte de contrainte et, par un penchant naturel, au lieu de s'attaquer carrément au problème inédit et de lui chercher des solutions inédites elles aussi et vraiment spécifiques, ils ont essayé de ramener le phénomène imprévu aux types à eux familiers. D'ailleurs ils ne voyaient pas avec netteté les horizons qui s'ouvraient devant leurs yeux. Ils se sont donc, dans la mesure de leurs instincts, dérobés aux conséquences de leurs propres initiatives. Peu à peu leurs imaginations se sont libérées. C'est à peine, peut-être, si, aujourd'hui, ils savent vraiment où ils vont. Pour résumer ma pensée : les constructeurs de gratte-ciel ont créé une beauté nouvelle longtemps avant d'être capables de la concevoir.

Je vais essayer de m'expliquer.

Les architectes ont parfois travaillé dans des conditions fort ingrates. On sait l'aspect désagréable d'une maison étroite prise comme un coin entre deux voies qui se coupent sous un angle très aigu. Plus la maison est haute, plus elle inquiète le regard. Cette disposition hostile est celle d'un des plus anciens gros immeubles de New-York, près de Madison-Square, le Flat-Iron, le fer à repasser, selon le sobriquet dont on l'a affublé ; elle se présente également pour le New-York Times

Building. Si tous deux sont déplaisants, la faute n'en est pas aux architectes. De tels cas, du reste, demeurent exceptionnels : le plan en damier, généralisé aux États-Unis, propose ordinairement des terrains quadrangulaires. Ils ne sont pas tous également favorables, quand le rectangle est très allongé, les deux côtés étroits paraissent étriés

Observons, toutefois, avant de le prendre à partie qu'il opère au milieu d'une ambiance esthétique détestable. L'Amérique, pays neuf, n'a jamais pris conscience des avantages que cette situation lui conférait ; elle n'a pas demandé à ses architectes de lui créer un art original et libre. Elle est poursuivie par la gloire des grandes



9. — MC KIM
MEAD ET WHITE
ARCHITECTES

MUNICIPAL
BUILDING
(NEW-YORK)

et donnent à l'ensemble un caractère paradoxal de maigre. Que le quadrilatère, au contraire, se rapproche du carré et nous aurons les plus riches possibilités. Si le terrain est très étendu, il se prêtera à une construction majestueuse, s'il est restreint, il servira d'assiette à un monument altier. C'est ici que nous pouvons demander à l'architecte compte de son ouvrage.

époques de la civilisation européenne. Elle se console mal de n'avoir sur son sol aucun de ces monuments qu'une admiration séculaire a consacrés. Elle ne s'est pas contentée d'envoyer ses jeunes artistes étudier en Europe et prendre l'esprit de nos traditions. Ils ont transporté, au delà de l'Atlantique, le goût des imitations littérales qui ne sévissait que trop dans nos écoles. On a

réclamé d'eux des pastiches ou qui, pis est, des imitations littérales. Le temple maçonnique du rite écossais, à Washington, se targue d'être une reconstitution du Mausolée d'Halicarnasse. Sur cette terre où les Européens ne commencèrent à construire des abris qu'au XVI^e siècle, où l'on conserve, comme de rares reliques, quelques modestes maisons de bois de la seconde partie du XVII^e siècle, pullulent les édifices à ordonnance grecque, les églises gothiques, les copies de palais florentins. A Philadelphie, l'hôtel de la Douane est un temple dorique, Gérard College un temple corinthien. Partout des monuments dérivent de Versailles, des Trianons, de la colonnade du Louvre, de nos palais du XVII^e et du XVIII^e siècles. Parfois les époques se mélangent en un singulier amalgame et je citerai, comme exemple de complète aberration,

que partielle et ils ont, en tous cas, malgré tout, préservé leur allure propre. Il est malaisé de déguiser en palais florentin ou en temple grec un bâtiment de quarante étages à usage de bureaux. Des architectes, chargés de construire sur des terrains étroits des édifices qui prenaient, d'eux-mêmes, l'allure de tours quadrangulaires, ont cru devoir les ramener à la silhouette du campanile de Venise : ainsi l'hôtel des Douanes, à Boston, le Bankers' Trust Building ou le Metropolitan Life à New-York, et il en est résulté une absurdité si la pyramide terminale reste aveugle ou des dispositions incommodes si elle est percée de baies. Mais, entre un campanile destiné uniquement à porter en plein ciel des cloches et une tour constituée d'une superposition indéfinie d'étages ayant chacun leur existence propre et dont les murailles doivent être, de



10. — UNIVERSITÉ
DE HARVARD

LA BIBLIOTHÈQUE
WIDENER

Photo H. W. Capper

le Tremont Temple, à Boston, qui, au-dessus d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage mal définis, présente une réminiscence de la façade du palais des Doges et lui superpose une façade simulée de temple grec. Sans faire état de cette incohérente fantaisie, constatons, simplement, le règne universel du pastiche. Les raisons que nous avons de le condamner en Europe valent pour les États-Unis : comme chez nous il est anachronique ; il applique des formes mortes à des usages pour lesquelles elles n'ont pas été créées. Il s'y joint, quand on considère l'Amérique, cette autre erreur d'avoir transplanté par delà l'Océan, dans une nature toute différente, des idées qu'avait autorisées un autre ciel.

Il était réservé aux architectes des gros immeubles d'instaurer une nouvelle erreur, en hypertrophiant les formes ou en les appliquant à des colosses en dehors de toute échelle. Disons tout de suite que les colosses ont résisté à cette action ; elle n'a jamais pu être, sur eux,

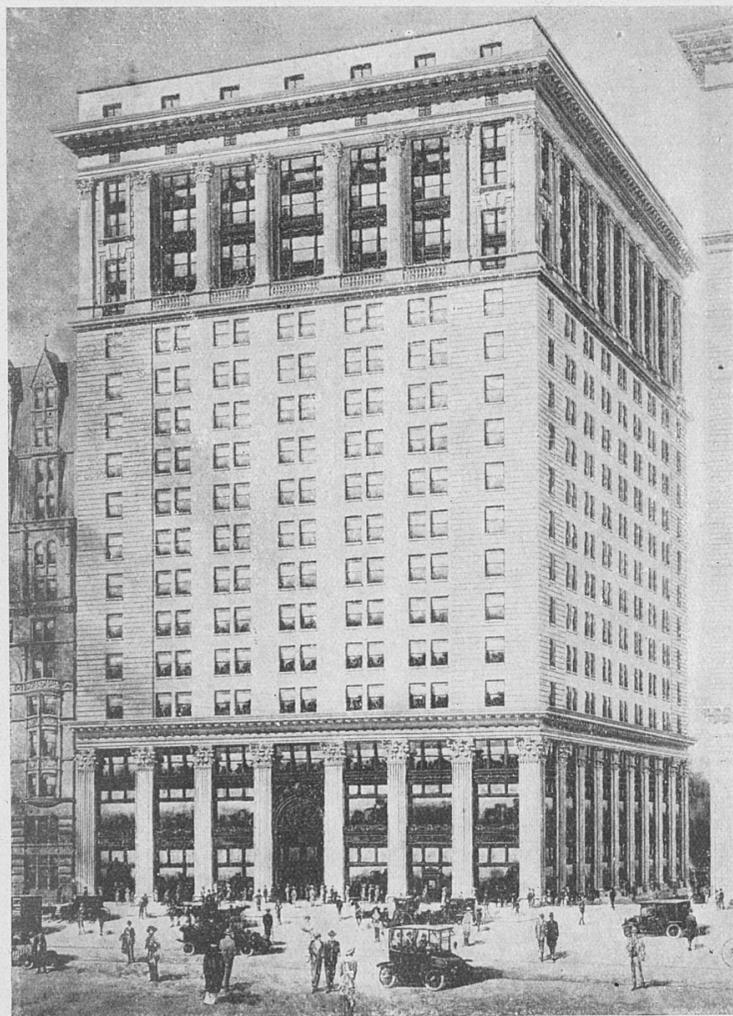
bas en haut, largement percées, l'opposition est essentielle et irréductible : malgré les architectes, de tels immeubles gardent de l'originalité. Il en sera de même certainement, en dépit des intentions de ceux qui l'ont conçu, pour le Lincoln Building qui doit reproduire, en triple grandeur, la tour du Palazzo Vecchio de Florence, sans doute avec des mâchicoulis et des créneaux immenses et inutiles pour lesquels il faudra déployer une stérile virtuosité.

Le souvenir des palais florentins et particulièrement du palais Farnèse a présidé aux corniches qui couronnent fréquemment les façades d'immeubles construits sur des terrains plus étendus. La plupart de ces corniches, malgré leurs dimensions intrinsèques toujours considérables, paraissent étriées, ou bien, comme au Pennsylvania Building, à Philadelphie, elles sont d'une extrême lourdeur. Il est, en effet, presque impossible qu'entre la largeur et la hauteur d'un gratte-ciel, il y ait un rapport tel qu'une corniche puisse satisfaire l'œil de tous points. Elle est,

d'ailleurs, parfaitement inutile, ainsi qu'en témoignent tant d'édifices où elle a été supprimée.

Ouvrez un guide américain : vous y verrez que tel gros immeuble est de style normand ancien, tel autre gothique ou *modern-gothic* ou Renaissance, si ce n'est byzantin. Entendez par là que les architectes ont puisé dans toutes les époques pour trouver des motifs déco-

comme une végétation parasite que l'analyse élimine sur une ruine. J'en excepte toutefois les colonnades. Je me résigne à voir, au rez-de-chaussée d'un immeuble, des colonnes pseudo grecques, mais lorsqu'elles sont juchées au-dessus du douzième étage, comme au Widener Building, à Philadelphie, ou au-dessus du dix-huitième, au Cunard Building, à New-York, je ne puis m'empêcher



11. — HORACE TRUMBAUER ARCHITECTE

WIDENER BUILDING PHILADELPHIE

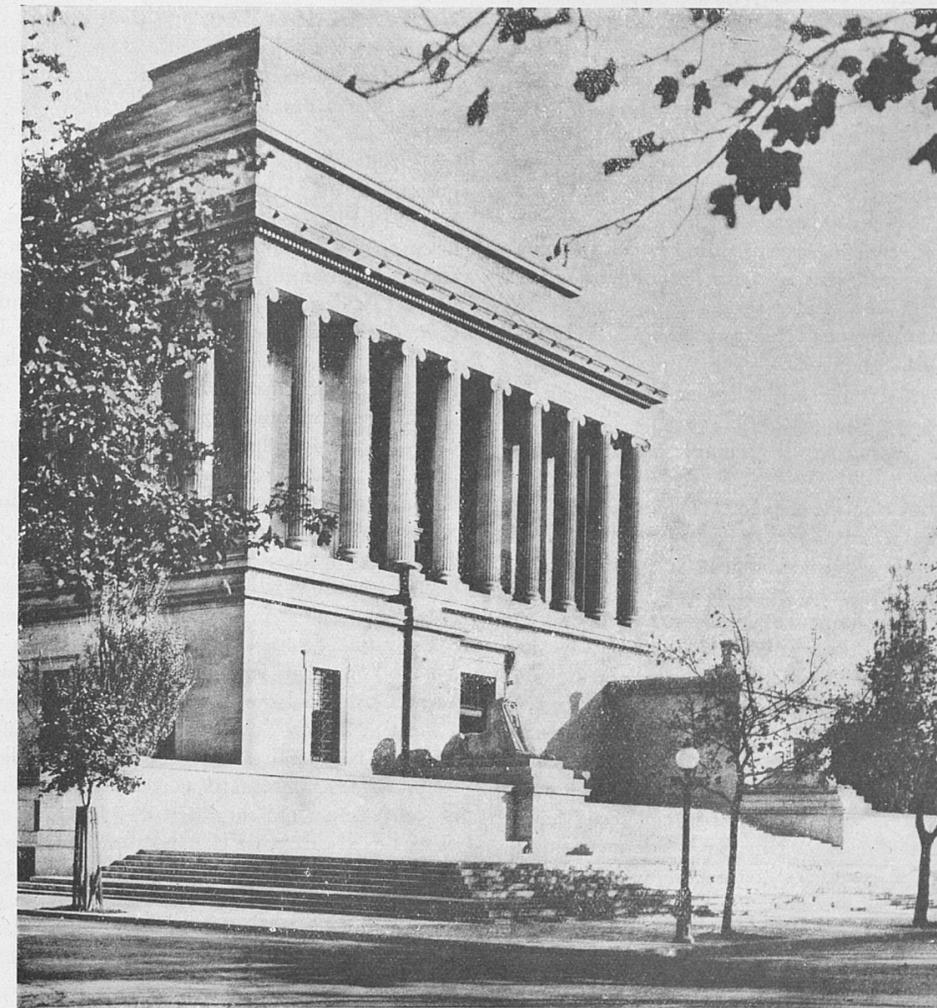
ratifs. Ils y ont, je n'en veux pas douter, déployé de l'ingéniosité mais, nulle part, l'adaptation ne me paraît satisfaisante : elle est toujours plus ou moins maigre ou grêle, petite, hors d'échelle. Il est vrai, fort heureusement, qu'elle compte peu. A certaines heures, je l'ai fait observer, lumière intense, ou, au contraire, brouillard ou pluie, tout détail disparaît. Sous un éclairage normal, on peut, assez facilement, en faire abstraction. C'est

de trouver leur apparition de tout point déraisonnable.

En général, pour des raisons faciles à comprendre, l'effort décoratif s'est surtout porté sur le rez-de-chaussée et les deux ou trois premiers étages, placés sous le regard immédiat du passant, et sur la partie supérieure visible, de loin, sous le ciel. Masquez, avec vos mains, le haut et le bas de l'édifice et vous dégagerez ce qu'il y a de meilleur, c'est-à-dire la structure seule.

Cette structure se propose, d'elle-même, avec une simplicité extrême : une masse quadrangulaire déterminée par des parois verticales. L'édifice est couronné le plus ordinairement par un toit en terrasse et c'est là la meilleure solution, car aucun des partis adoptés pour profiler une silhouette découpée dans l'espace, flèche,

bâtiments parallèles articulés en dents de peigne perpendiculairement à la voie sur un corps en retrait. L'hôtel Manger, Septième Avenue, entre la Cinquantième et la Cinquante-et-Unième Rues, peut être donné en exemple de ce type. Il substitue, pour l'œil, à une façade qui, trop large, risquait de paraître monotone, de vigoureux



12. — JOH RUSSELL POPE ARCHITECTE. — TEMPLE MAÇONNIQUE (WASHINGTON)

clocher avec ou sans clochetons, pyramide, dôme, lanterne, n'est satisfaisante.

Des nécessités économiques ou administratives sont venues imposer, en certains cas, des modifications importantes à ce thème simple. Pour multiplier les surfaces ouvertes directement sur la rue, on a été amené, parfois, à substituer à un édifice unique, deux ou plusieurs

contrastes où s'accuse la verticalité. Une transformation plus essentielle a été récemment provoquée, à New-York, par la loi des zones, Zoning Law. D'autres villes avaient des règlements limitatifs (1). A Boston, par exemple, aucun édifice ne peut dépasser cent cinquante-cinq pieds (à peu près quarante-sept mètres). Mais jusqu'à ces derniers temps, aucun arrêté n'était intervenu pour limiter ou

(1) La Cour suprême de Californie vient de consacrer un règlement de la Commission d'Urbanisme (City Planning) de San Francisco qui a fixé à 40 pieds (environ 12 mètres) la hauteur maximum des immeubles dans les quartiers de résidence ouverts sur la baie ou la mer. (*New-York Herald*, 26 novembre 1928.)

diriger, à New-York, l'activité des constructeurs. C'est ainsi que des colosses avaient pu surplomber des ruelles comme Exchange Place, qui n'a guère plus de six mètres de largeur. On ne s'en était pas inquiété, sans doute, parce que les gros immeubles paraissaient localisés dans le bas New-York et que, nulle part, ils n'arrivaient à constituer des écrans continus. Leur diffusion à travers toute la ville, leur multiplication ont créé des conditions différentes et obligé à des mesures de protection. Désormais aucun immeuble nouveau ne doit dépasser, en élévation, une fois et demie la largeur de la voie qu'il borde. Mais, au-dessus de cette limite, il est loisible d'élever, en retrait, des parties supplémentaires dont la hauteur est en fonction de leur recul.

Ainsi a été provoquée l'apparition d'édifices à gradins à deux ou trois retraits successifs. L'impression produite par ces degrés gigantesques est très forte. Plus que par la paroi verticale, la puissance s'y manifeste : la stabilité est plus évidente sans que l'élan paraisse brisé ; le caractère est, parfois, formidable.

Un règlement d'édilité a plus agi pour renouveler et diversifier l'aspect des gratte-ciel que ne l'avait fait l'ingéniosité des architectes. Il y aurait là matière à ample méditation.

Donc, à l'heure actuelle, deux formes : le parallépipède rectangle et la pyramide à gradins. Cela suffit pour engendrer un nombre indéfini d'immeubles ayant chacun leur physionomie propre. Ils ne la devront pas au décor : la période est ouverte où les architectes, convaincus enfin de l'inutilité des accords plaqués, renoncent aux agréments parasites pour tirer le caractère de l'œuvre de la construction seule.

Le rapport, perpétuellement différent entre les dimensions est, avec l'orientation, la cause première et dominante d'originalité. L'aspect des matériaux en est une autre, celle-ci assez subordonnée. Les architectes américains disposent d'une très riche variété de matériaux : sur l'armature d'acier qui constitue le squelette de l'immeuble se dressent des parements ou des revêtements de granit, de marbre, de calcaire, de briques de plusieurs tons. Ils peuvent, par endroits, laisser apparentes des charpentes métalliques. D'ordinaire, les matières précieuses règnent à la base et reparaissent au sommet de

l'édifice, la brique leur étant substituée pour les parties intermédiaires. Mais les essais de polychromie ont été assez malencontreux ; des parois rouges, ocres ou noires coupées ou encadrées de cordons clairs sont mesquines ou déplaisantes ; telle façade, comme celle de l'Hôtel Mac Alpin, noire, scandée de larges piliers blancs, est hideuse, au moins pour un œil européen. Les immeubles les plus récents, ceux qui sont, à l'heure actuelle, en voie de réalisation, revêtent, presque tous, une robe blanchâtre. Le marbre, une pierre au grain très fin, à peine teintée, des briques au ton crémeux constituent des murailles qui s'élèvent d'un jet presque sans accidents ni ressauts. A peine deux ou trois lignes de moulures horizontales très peu ressenties pour scander la façade. Entre les autres étages aucune démarcation. Pas de balcons, sauf exceptions très rares ; en règle générale, aucun encadrement, aucune mouluration autour des baies. Ces dernières, parfois cintrées au dernier étage, sont, d'habitude, toutes rectangulaires. C'est le jeu de ces baies, leurs dimensions, leurs proportions, leur répartition, leur groupement qui donnent la vie au colosse et déterminent sa physionomie individuelle. La baie est carrée ou plus haute que large ou, au contraire, plus large que haute. La répartition est uniforme ou dictée par un rythme binaire, tertiaire ou complexe. Les grands magasins, comme leurs congénères européens, tendent à éviter les murailles au maximum et à se transformer en immenses cages vitrées : leurs baies, selon les cas, forment une superposition de larges rubans horizontaux ou une juxtaposition de tranches verticales. Le Bush Terminal, à New-York, dans des conditions extraordinaires, offre l'aspect paradoxal de grandes murailles aveugles.

Partout, à New-York, à l'heure actuelle, s'affirme une tendance constructive sobre et rationnelle. Elle marque les plus récents immeubles, elle caractérise les immeubles en construction qui surgissent de toute part et dont le passant peut suivre, de la rue, les rapides progrès. Il m'a semblé, à Washington ou à Philadelphie, qu'elle étendait au loin son rayonnement. Que ce mouvement se poursuive pendant quelques années et l'architecture américaine revêtira un caractère dominant de sereine et de réelle grandeur.

Léon ROSENTHAL.

